

CHAPITRE XXIII.

Les processions belges au moyen âge. — *L'ommegang* de Louvain en 1490. — Figures de géants. — Procession dramatique de Furnes. — Fête des échasses. — Danse des Machabées. — Fête militaire des enfants. — Le *primus* de Louvain. — Conclusion.

Le penchant qui se manifestait chez toutes les classes de la population, pour les magnificences des fêtes militaires ou poétiques, n'était pas un sentiment isolé, capricieux, accidentel : il tenait au génie même de la nation, naturellement portée vers ce genre de spectacles, et qui se montrait encore plus avide de grandes images depuis qu'elle savait y attacher des idées profondes. Aussi peut-on également remarquer ce goût dans ses vieilles solennités religieuses, auxquelles venaient d'ordinaire s'associer des représentations allégoriques et des figures traditionnelles. Il semble qu'aucun peuple depuis les Grecs n'ait fait éclater un sentiment plus vif de cette poésie de l'art qui s'adresse aux masses et qui ne craint pas d'allier le naïf au sublime. Aujourd'hui que le burlesque seul en est resté, les cavalcades (*ommegangen*) de nos ancêtres, leurs chars symboliques, leurs géants et leurs dragons ne représentent plus que des débris d'idées et de choses mortes, et pour les renouveler même il faudrait commencer par les détruire. Mais quand on se reporte aux siècles qui virent naître ces expressions diverses du génie et de la foi populaire, elles prennent un autre cachet, d'autres proportions.



M. Ponce

CORTÈGE DES RHÉTHORIENS.

C'est la vie intellectuelle des masses qui s'y reflète, et elle est assez puissante pour que notre imagination en soit frappée à son tour.

Prenons pour exemple une des anciennes processions dont il nous reste la description détaillée, celle qui eut lieu à Louvain en 1490 pour célébrer l'anniversaire de la délivrance de la ville par la défaite des Normands (1).

La cavalcade commence par un char de triomphe qui porte la Pucelle de Louvain, image de la cité. Dix autres jeunes filles assises à ses pieds forment son escorte : elles représentent les dix métiers primitifs entre lesquels se partageait la population. Les métiers actuels marchent ensuite, réunis sous leurs bannières, au nombre de vingt-sept : c'est la commune vivante, après l'ombre chérie du passé. Mais toutes ces corporations ouvrières ont payé tribut à la sainteté de ce jour en montant quelque une des représentations religieuses qui vont bientôt s'offrir à nos regards et dont nous désignerons le sujet et les auteurs.

La longue suite de ces allégories commence par saint Michel et le démon, précédant un char où figurent Adam et Ève chassés du paradis. Puis viennent des scènes bibliques, dont la première, montée par les bouchers, représente la famille d'Abraham. D'un côté du patriarche est Sara avec son fils Isaac ; de l'autre, Agar avec son fils Ismaël. Chacun des personnages est reconnaissable aux emblèmes qui le distinguent ; mais, pour plus de sûreté, tous portent à la main des écriteaux qui les désignent.

Les vanniers ont fourni le groupe suivant : c'est la belle Rébecca sur son chameau, suivie de sa nourrice et de jeunes filles tenant des vases d'argent.

Les tailleurs et les cordonniers se sont chargés de la nombreuse famille de Jacob. Les premiers ont équipé Lia aux yeux rougis, ses six fils, sa fille et son esclave Zilpha ; aux seconds appartient la belle Rachel, avec ses enfants et la suivante Bilha.

Trente autres tableaux du même genre se succédaient sous les yeux

des spectateurs ; nous n'en citerons que quatre des plus intéressants. C'est d'abord la belle Suzanne marchant au lieu du supplice et ses accusateurs tenant en main les pierres dont elle doit être lapidée ; mais Daniel les suit de près et la sauvera. L'honneur de cette brillante composition revient aux peintres, qui en ont fait les frais. Quant aux vitriers, qui sont du même corps, ils ont fait choix de Tobie et de sa famille. Les tondeurs, qui les suivent, et qui ont pour symbole leur redoutable ciseau, se sont approprié l'histoire de Judith et d'Holopherne ; celle d'Esther et de Mardochée a permis aux corroyeurs d'introduire dans le cortège les femmes juives et les suivantes de la reine.

Ici recommencent les chars de triomphe ; mais ce n'est plus l'hommage des corporations industrielles ; ils sont fournis par la ville. Le premier porte l'arbre généalogique de la Vierge, le second représente l'Annonciation, le troisième l'étable de Bethléem où le Christ vient de naître, le quatrième l'Ascension, la cinquième la Descente du Saint-Esprit, le sixième l'Assomption de la Vierge et le dernier le chœur des anges. Dans les intervalles chevauchent les Mages et quelques enfants, montés comme eux sur des chameaux ; puis la cavalcade fait place au clergé, qui s'avance en bon ordre, depuis les capucins jusqu'aux chanoines de Saint-Pierre. Le saint sacrement, l'image miraculeuse de la Vierge et le corps universitaire, dans sa gravité majestueuse, terminent cette partie du cortège qu'on pourrait nommer la procession proprement dite. Mais la cavalcade n'est pas encore à sa fin, car toutes les images populaires doivent y figurer.

Voici donc venir les légendes chevaleresques et les fantaisies de l'esprit plébéien. C'est d'abord le cheval Bayard portant les quatre fils d'Aymon (*Heymans kinderen*) ; puis Charlemagne, et après lui Hercule, seul digne sans doute de lui succéder. Mais cet Hercule n'est pas tout à fait celui de la mythologie. Les Louvanistes en avaient fait un géant énorme monté sur un cheval noir, et qui était devenu le favori de la multitude. On le trouvait si beau que, suivant la tradition locale, des amateurs avaient offert d'acheter sa tête en la remplissant de pièces d'or ; mais, quelque séduisante que fût la

(1) M. PROT en a donné le résumé dans son *Histoire de Louvain*, p. 45. C'est là que nous puisons.

proposition, elle n'avait pu décider les magistrats à se défaire de ce chef-d'œuvre. Un autre personnage de même taille représentait la belle Mégère, épouse du géant, montée sur une haquenée blanche et portant un faucon sur le poing, à la manière des dames nobles. Leurs enfants les suivaient, adolescents informes et marmots grotesques, dont le dernier, encore au berceau, était accompagné de sa nourrice. C'était la partie bouffonne du spectacle, et elle était resserrée dans de justes limites.

La dernière partie du cortège était ouverte par un éléphant monté par des femmes qui figuraient les quatre parties du monde. Les confréries militaires s'avançaient ensuite, marchant en bon ordre et entrecoupées seulement d'un groupe allégorique, représentant saint Christophe portant l'enfant Jésus, qu'accompagnait l'ermite Cucufas, une lanterne à la main. Les arquebusiers, à qui appartenait ce groupe, conduisaient aussi avec eux leur artillerie, traînée par de petits diabolins et faisant feu par intervalles. Après eux venait l'image des vieux souverains du pays, le comte de Louvain à cheval, entouré de ses gentilshommes, la comtesse sur un char de triomphe qui portait aussi les sept familles patriciennes et les Petermans. Derrière ce char marchait la magistrature communale en grand costume avec ses sergents, et la procession se terminait enfin par les figures de saint Georges et de sainte Marguerite conduisant le grand dragon.

Cette profusion de figures allégoriques entremêlées ici à une solennité religieuse, comme naguère à des jeux chevaleresques, se retrouve, quoique à un moindre degré, dans presque toutes les fêtes populaires des cités belges à cette époque. Les géants qui ont figuré depuis dans nos cortèges annuels ne sont plus qu'un reste informe et mutilé de ces tableaux vivants, dont l'ensemble avait tant de richesse. Comment il s'est fait que ces images grotesques aient conservé presque seules la faveur de la multitude, c'est ce qui paraît devoir s'expliquer par leur grossièreté même. L'ignorance rend les masses insensibles aux représentations qui sont au-dessus de leur portée, et sous les dominations étrangères que la Belgique avait subies depuis

quatre siècles, les masses devinrent plus ignorantes de leur patrie, de leur religion, des pensées qui élèvent et des souvenirs qui ennobliissent, qu'elles ne l'avaient été dans nos anciennes villes avant l'avènement de la maison de Bourgogne. Jadis elles enthousiasmaient pour toutes les images sublimes, et la poésie des sentiments les frappait autant que celle des tableaux; plus tard elles ne furent plus aussi accessibles à ces impressions qui avaient cessé de leur être familières, et elles n'apprécièrent plus que le burlesque dont le charme est inépuisable pour les esprits grossiers. La vieille chanson de la kermesse de Louvain a encore quelques accents généreux : « Soyez les bienvenus tous de même, seigneur et valet, pauvre et riche (1) ! » Mais celle de Dunkerke, qui paraît plus récente, est toute puérile : « Géant, tourne-toi ! regarde, petit géant ! Mère, fais des tartines et du café pour lui ! » Aussi ces figures colossales n'ont-elles pas même de nom dans quelques villes de la Flandre française. Elles ne représentent ni le fondateur ou le libérateur de la cité, ni les héros de l'Écriture ou de la mythologie, ni un habitant du ciel ou de l'enfer ; elles n'ont ni caractère sacré ou profane, ni signification bonne ou mauvaise ; ce sont *les Géants*, c'est-à-dire les poupées d'un peuple qui a oublié jusqu'à ses traditions.

Aux fêtes où se déployait l'appareil de ces représentations chères à nos ancêtres, il faut joindre les réceptions de princes et d'autres personnages remarquables, dont l'entrée dans les villes donnait lieu aux plus pompeuses solennités. On dressait des décorations, on préparait des jeux, on se livrait à des exercices militaires. A l'arrivée de Philippe le Bel à Gand (1301), la bourgeoisie se porta au devant de lui, « tout habillée de vêtements faits pour cette occasion. Les grands en portaient de deux sortes, parce qu'ils se trouvaient divisés en deux partis : ceux des petits étaient de diverses couleurs » (suivant leurs divers métiers). Le spectacle se composa de joutes à cheval (2). Sous les ducs de Bourgogne, nous voyons décorer avec magnificence les

(1) *Syt willecom nu alle ghelyk, Heer, vrouw en knaep, arme ende ryck !*

(2) *Corpus chron. Flandriæ*, t. 1^{er}, p. 379.

portes par lesquelles le prince doit entrer et les places publiques qu'il traversera. A l'entrée de Maximilien à Bruxelles (1486), toutes les rues par lesquelles il passa étaient tendues, dit Molinet, « de tapisseries, broqueries et autres exquis ouvraiges. Les carrefours étaient ornés d'arcs de triomphe représentant des sujets bibliques ou moraux (1). Aucuns métiers, pour faire leurs allumeries et montre de nouveautés, avaient retenu certains hôtels, revêtus les uns de draps d'or et de soie, les autres armoriés des armes et blasons de l'empereur, et étaient ces ouvrages subtilement élaborés à très grand coût et extrême dépense ». La corporation des peintres se distingua particulièrement dans cette circonstance. Les rues qui environnaient la Grand'Place étaient ornées de portiques fort élevés; la façade de l'hôtel de ville était tapissée d'étoffes rouges et « environnée de grands et gros flambeaux en très bon nombre, et la tour jusqu'à l'image de saint Michel chargée de falots ardents et autres instruments portant lumière. Toutes les maisons étaient couvertes de feu, de drap, de peintures et de métal ».

La somptuosité fut portée encore plus loin dans les réceptions faites à Charles-Quint et à Philippe II. Là nous voyons des citadelles factices, ou, comme on le disait alors, des bastilles, attaquées et défendues à coups de canon, puis enlevées d'assaut, des corps de milice vêtus de damas et de velours, des portiques et des amphithéâtres érigés comme par enchantement sur les dessins des plus grands artistes, en un mot des prodiges de luxe, de magnificence et d'éclat. Mais à peine restait-il encore quelque cachet de patriotisme et de nationalité à ces solennités brillantes dont la pompe était tout extérieure. La mythologie classique et l'art banal de la Renaissance dominant seuls dans les fêtes d'Anvers, qui prennent à cette époque un caractère italien : elles s'adressent aux yeux du peuple et ne parlent plus à sa pensée; elles charment l'imagination de l'artiste et ne touchent plus le cœur. Il en est de même des concours solennels où les rhétoriciens de ce temps allaient déployer la

(1) *Histoire de Bruxelles*, par MM. HENNE et WOUTERS, t. 1^{er} p. 298.

magnificence de leurs costumes, l'enflure de leur langage et l'affection de leur mysticisme ou la misère de leur intelligence. Ce n'est pas impunément que les nations s'habituent à prêter des dehors pompeux aux choses vulgaires : la profondeur des sentiments ou la grandeur des actions fait éclater leur génie; mais quand elles retombent dans l'engourdissement de l'indifférence, il n'y a plus que mensonge dans leurs élans factices.

Nous ne nous arrêterons pas à rappeler la longue série de fêtes d'inauguration qui se perpétuèrent sous les maisons d'Espagne et d'Autriche, reproduisant avec une froide splendeur les anciennes réjouissances communales. Remarquons seulement que la coutume des entrées solennelles était si bien passée dans les mœurs, qu'on la retrouve jusqu'au fond des campagnes, où elle conserve encore quelque empire. Ramenée à des proportions naturelles d'un témoignage public d'affection et de sympathie pour le magistrat ou le pasteur de la commune, elle a gardé la signification qui lui donne une juste valeur.

Il s'était cependant conservé, jusqu'au temps de nos pères, une ancienne fête du peuple encore tout empreinte de son esprit guerrier : c'est le *Combat des échasses* qui faisait la joie et l'orgueil de la jeunesse de Namur. Nous avons rarement trouvé l'occasion de parler dans ce livre des usages de cette ville, dont les institutions primitives avaient été presque toutes renouvelées au XIII^e siècle par un comte flamand (Gui de Dampierre). Ses douze pairs dataient de cette époque, ainsi que ses confréries militaires et ses corps de métiers, mais la fête que nous venons de citer paraît plus ancienne. En effet, les habitants de la nouvelle ville (enclose en 1414) y figuraient encore sous les couleurs de Lotharingie, le rouge et le blanc, et luttaient contre les vieux Namurois dont le drapeau était jaune et noir. Ceux-ci portaient le nom de *Melans*, les autres celui d'*Avresses*. Chaque parti avait son capitaine et son porte-enseigne, auquel un usage assez récent avait assigné le titre espagnol d'*alférez* (*alfer*). L'origine de leur antagonisme est ignorée, et n'avait probablement rien de plus sérieux que ces rivalités de voisinage si

fréquentes de ville à ville ou de quartier à quartier. Mais l'ardeur qu'ils portaient au combat fit dire au maréchal de Saxe, qui s'en était trouvé témoin en 1748, que si deux armées prêtes à s'entre-choquer étaient aussi animées que la jeunesse namuroise, ce ne serait plus une bataille, mais une affreuse boucherie.

Voici la description qu'en a laissée l'historien de la ville (1) :

« Lorsqu'il s'agit de donner divertissement à quelque souverain, on voit les jeunes gens, au nombre souvent de quinze à seize cents, divisés en brigades sous des uniformes différents, lestes et brillants, avec leurs officiers, tambours et fifres. La hauteur des échasses sur lesquelles ils sont montés, qui est au moins de quatre pieds, facilite la vue du spectacle qui se donne toujours en pareilles occasions sur la Grand'Place. Quand l'heure du combat est venue, on voit arriver toutes les brigades, les unes après les autres, un parti par un bout de la place et l'autre du bout opposé, et après la parade ils se forment en bataille dans un ordre très exact. Ils distribuent dans leurs lignes une partie de leurs plus forts combattants pour soutenir le premier choc, et retiennent l'autre pour le corps de réserve, afin d'envoyer le secours nécessaire dans les endroits les plus faibles dans le cours de l'action. Ces deux petites armées ainsi en ordre s'avancent gaiement, au bruit des timbales, trompettes et autres instruments de guerre, l'une contre l'autre, bien serrées et droites dans leurs lignes, jusqu'à l'endroit marqué pour commencer le combat, qui est le milieu de la place vis-à-vis l'hôtel de ville. On dirait que ce sont deux troupes de gens qui vont au combat. Là les deux armées s'entre-choquent et l'action commence. Les combattants n'ont pour armes que leurs coudes et les coups de pied qu'ils se donnent échasse contre échasse pour enlever et renverser leurs adversaires. Ils sont si adroits à cet exercice et si fermes, qu'on les voit s'élaner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se pencher et se relever dans le même instant. Lorsqu'un des deux partis commence à plier, l'autre gagne du terrain, s'y range en bataille et crie

(1) GALLIOT, t. III, p. 47.

victoire. Quand ils marchent au combat, on voit à leur suite leurs pères, mères, sœurs, femmes ou proches parents, qui durant l'action les animent par les termes les plus vifs. Ils se tiennent derrière eux à pied, pour leur prêter la main, de crainte qu'ils ne se blessent en tombant sur le pavé. Les femmes les assistent à remonter sur les échasses, les excitent à retourner au combat et à y bien faire pour l'honneur de leur parti. On a vu de ces combats durer près de deux heures, sans aucun avantage de part ni d'autre. Tantôt les uns gagnent du terrain, tantôt les autres le reprennent, et les corps de réserve qui viennent au secours rétablissent souvent les affaires. Le drapeau de chaque parti est arboré à une fenêtre de l'hôtel de ville, et dès que l'un ou l'autre a l'avantage, celui qui porte l'étendard des vainqueurs l'agite en signe de triomphe. Quant à l'origine des échasses à Namur, l'opinion la plus probable est qu'elles ont été inventées à raison des débordements fréquents de la Meuse et de la Sambre, qui obligèrent les habitants à les inventer pour pouvoir passer d'une rue à l'autre. »

Les Namurois avaient encore d'autres divertissements remarquables. Nous ne parlerons pas ici des joutes sur l'eau ni du jeu de l'anguille, usages flamands que peut leur avoir aussi apportés Gui de Dampierre ; mais on ne trouve que parmi eux la danse des sept Machabées. « Sept jeunes hommes, alertes, dispos et bien découplés, représentant ces sept frères, forment entre eux une danse au son d'un tambour. Ils sont revêtus d'une chemise blanche liée aux bras avec des rubans rouges ; leurs culottes, bas, souliers et bonnets sont aussi blancs et garnis de rubans semblables. Ils portent à la main droite une épée émoussée et tiennent chacun de la gauche la pointe de celle de leur compagnon, sans jamais l'abandonner ; ils font mille mouvements et figures différentes par l'entrelacement de toutes ces épées, montrant ainsi en même temps leur vigueur, leur souplesse et leur agilité. » L'historien ajoute que les anciens comtes de Namur avaient encouragé ces exercices mâles, qui contribuaient à former une population belliqueuse ; mais on ne sait plus si la danse guerrière dont nous venons de reproduire l'esquisse avait

été inventée pour les fêtes du moyen âge, ou si elle datait de temps plus anciens encore. Quelques-uns des comtes de Namur avaient régné en Grèce et à Constantinople, où des danses de ce genre étaient en usage ; les Albanais modernes en ont conservé une, qu'on croit ressembler à l'ancienne pyrrhique et qui rappelle celle des Namurois.

Il semble, d'après quelques autres coutumes locales, que ces jeux militaires n'avaient pas été chers à la jeunesse seulement, mais qu'il en existait aussi pour l'enfance. La petite ville d'Aerschot, que son isolement protégeait contre le vandalisme des innovations destructives, avait gardé jusqu'en 1811 une fête de ce genre que nous trouvons dépeinte par un de nos écrivains les plus érudits. Huit jours avant le jeudi saint, les écoliers se rendaient à l'église en costumes militaires, chacun vêtu suivant son goût. En tête de l'école marchait un porte-étendard, et le cortège se terminait par le *primus* tenant gravement une lance à la main. Après la messe, la troupe parcourait les rues, et le porte-étendard avait soin de faire flotter son drapeau devant la demeure des principaux habitants. Après le dîner, chaque école sortait de la ville, portant avec elle un coq. Arrivés dans la campagne, les écoliers se rangeaient en cercle et lâchaient l'oiseau : celui qui parvenait à le saisir était reconduit en triomphe (1).

Cette vieille coutume, dont nous ne voyons plus que l'étrangeté puérile en 1811, va nous apparaître sous sa véritable forme si nous interrogeons le biographe de Charles le Bon. Le 17 avril 1127, le comte de Flandre, Guillaume de Normandie, étant arrivé à Saint-Omer, vit venir à sa rencontre les enfants rangés par connétablies (*turmatim*), feignant de vouloir le combattre, tous en équipage de guerre et tenant leurs arcs bandés comme pour tirer sur lui et sur son escorte. Il leur fit demander par un héraut ce qu'ils voulaient ; ils répondirent : « Nous te demandons le fief que les enfants de

notre pays (*pueri nostri*) ont toujours tenu de tes prédécesseurs, savoir la liberté de courir dans les forêts les jours de fête et pendant l'été, d'y prendre les oiseaux, d'y tirer les écureuils et les renards, et de nous livrer aux jeux de notre âge ». Le comte, encore très jeune lui-même, les accueillit joyeusement et prit leur étendard qui formait bannière (*vexillum et signum*) : ils l'accompagnèrent alors en chantant (1).

L'usage des armes à feu, en rendant inutile l'adresse de ces jeunes archers, devait effacer ou dénaturer les habitudes militaires que l'âge précédent donnait ainsi à l'enfance. Il est triste de penser que rien ne remplaça ensuite dans l'éducation populaire ces exercices mâles, ces épreuves précoces, cet apprentissage antique où ce n'était pas seulement le corps qui se trempait. Mais de même que tout avait tendu à fortifier l'homme dans la vieille cité, tout devait tendre à laisser les races s'abâtardir sous la domination insouciant de princes étrangers. A partir du règne de la maison de Bourgogne, la sève manqua aux institutions comme la pensée aux esprits.

Il s'établit pourtant depuis cette époque une dernière solennité encore si célèbre et autrefois si chère au pays tout entier, qu'elle doit trouver place dans ces pages à côté des fêtes nationales : c'est la proclamation des *premiers de Louvain*. La gloire des arts était restée à la Belgique après toutes les autres ; celle des études, qui avait été assez remarquable au xvi^e siècle, s'affaiblit ensuite étrangement ; mais nos ancêtres ne s'en étaient pas aperçus et ils conservaient une haute confiance dans la valeur de l'éducation donnée à leurs fils. De là l'importance attachée au titre de *primus* que l'université de Louvain décernait chaque année à un de ses élèves. Rien de plus modeste dans le principe que cette cérémonie purement académique : les étudiants en philosophie se réunissaient dans la salle des arts pour entendre proclamer les noms de ceux qui avaient subi avec succès l'épreuve de l'examen. Ils s'habillaient de blanc avec des

(1) M. SCHAYES, *Essai sur les usages des Belges*, p. 235.

(1) GUALBERTUS, *Vita C. B.*, c. 107.

rubans rouges, et mettaient quelques plumes à leur chapeau pour donner à leur réunion l'air des fêtes nationales (le blanc et le rouge étaient, comme nous l'avons dit, les couleurs de Lothier). Le *primus*, c'est-à-dire l'élève dont les réponses sur toutes les branches avaient offert le résultat le plus satisfaisant, était le héros de la journée : on le félicitait publiquement et ses camarades le reconduisaient avec pompe. Un morceau de musique composé pour la circonstance et chanté en chœur célébrait son triomphe, et des banquets terminaient la cérémonie avec une gaieté sagement tempérée par la présence de quelques-uns des professeurs. Ce ne fut qu'assez tard qu'à cette première coutume se joignit celle de faire au vainqueur une réception triomphale dans la ville qu'il habitait. Alors les cavalcades, les arcs de triomphe, les illuminations, quelquefois même les médailles commémoratives vinrent attester la part que ses compatriotes prenaient à sa première victoire. Les étudiants montaient à cheval, les magistrats et les professeurs s'associaient au cortège, le trajet du *primus* était une marche triomphale qui, commencée à Louvain, ne s'arrêtait qu'à la porte de la maison paternelle. Les classes les plus ignorantes avaient appris à respecter la gloire du lauréat, et la sympathie qu'elle inspirait s'étendit peu à peu à d'autres vainqueurs de l'école. Il n'y a peut-être pas de pays moderne où le peuple ait pris l'habitude de célébrer de si grand cœur les succès de ce genre et où, de nos jours encore, chaque distribution de prix devienne l'occasion de tant de réjouissances publiques.

Mais depuis longtemps aussi ces démonstrations elles-mêmes ont perdu leur valeur par l'inintelligence avec laquelle on en faisait usage. Là, comme dans les fêtes politiques, la forme se maintint aux dépens du fond, puisque la science et la littérature restèrent à peu près stériles en face de ces encouragements extérieurs. On a remarqué qu'à l'exception des morceaux de musique, les solennités de Louvain n'avaient été accompagnées dans les derniers temps d'aucun des signes qui marquent la vie intellectuelle. Dans d'autres occasions publiques, les magistrats de la ville universitaire étalèrent une ignorance barbare. C'est ainsi qu'en 1781, nous les voyons offrir aux

gouverneurs généraux des Pays-Bas catholiques un bouquet accompagné des rimes suivantes :

A Votre Altesse
J'ai l'honneur de présenter ce bouquet
Il vient plus du cœur qu'il vaut en effet.

Répétons-le donc une dernière fois : quand la liberté réelle vint à manquer à la Belgique déchue, chacune des promesses que semblait renfermer pour l'avenir la grandeur de l'époque communale devint un mensonge. Mais si l'édifice fondé par les générations précédentes cessa de s'élever sous les dynasties étrangères, s'il fut ébranlé plus d'une fois par les orages, mutilé par des coups de foudre, dégradé par les outrages du temps et par l'incurie des hommes, ses grandes masses n'ont pu être brisées. Les éléments généraux d'une nationalité forte et profonde existent encore au sein de ces populations qui ont reçu du passé une empreinte durable. C'est à notre âge de mettre un terme à ce long affaissement où elles étaient tombées, mais dont elles tendent à se relever. Déjà il a reconquis pour elles l'indépendance politique et les institutions qui en permettent l'affermissement : puisse-t-il ne pas faiblir dans les efforts pour leur restituer aussi la vie du cœur et de l'intelligence !

MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46